

La vie insoumise

Gérard Grugeau

Number 150, December 2010, January 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63254ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

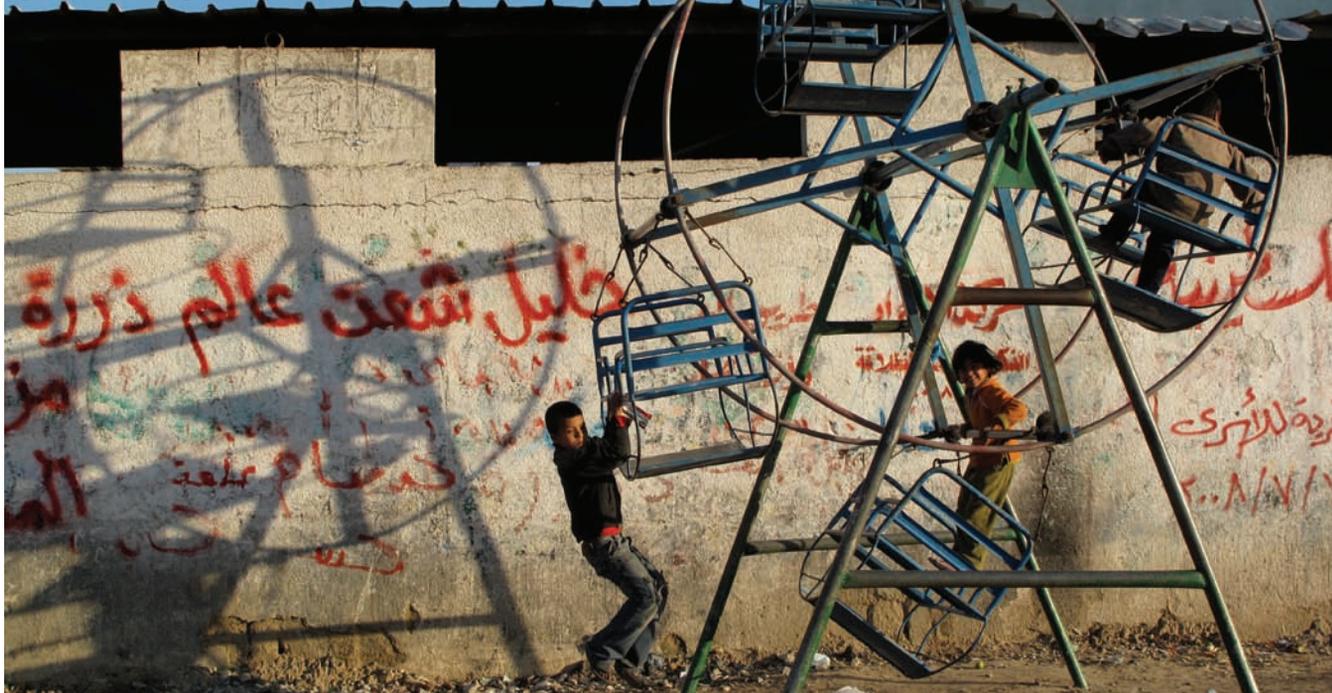
[Explore this journal](#)

Cite this article

Grugeau, G. (2010). La vie insoumise. *24 images*, (150), 36–37.

La vie insoumise

par Gérard Grugeau



Aisheen (Still alive in Gaza) de Nicolas Wadimoff

À L'HEURE DES CHÂÎNES D'INFORMATION CONTINUE, LES RIDM OFFRENT COMME CHAQUE ANNÉE UNE moisson d'images qui viennent contrecarrer le flux indifférencié des médias pour faire place à des regards singuliers, libres et agissants nous permettant de mieux penser et habiter le monde. Un monde dur, agité par une foule d'enjeux géopolitiques et économiques dont le cinéma se fait l'écho à la frontière douloureuse des réalités contraignantes et des rêves contrariés. De l'Iran à la bande de Gaza en passant par l'Égypte et le Maroc, un même fil conducteur s'impose toutefois : la vie insoumise qui déborde du cadre et invite à toutes les résistances et à tous les espoirs.

Dans *Téhéran sans autorisation*, la réalisatrice Sepideh Farsi (*Rêves de sable*, 2003) s'empare des nouveaux outils technologiques pour ramener de sa ville natale le portrait trépidant d'un pays jeune en mutation, filmé au hasard des rencontres à la veille de l'élection contestée de juin 2009. Réalisé sur le vif avec un téléphone portable, l'exercice surprend d'emblée par le sentiment d'urgence qui s'en dégage, sentiment renforcé par l'extrême précarité du dispositif. À la faveur de séquences souvent courtes, le montage alerte traduit l'effervescence d'une ville écartelée entre son désir d'émancipation et le poids des traditions que le pouvoir répressif impose du haut de son autorité morale. Se dessinent ainsi à grands traits, entre espaces publics et privés, les contradictions d'une société qui se cherche et s'affiche dans toute sa complexité. Toutefois, le filmage souple qui favorise une disponibilité de tous les instants se heurte vite à ses limites : l'éclatement du regard qui s'enferme dans l'anecdotique ou la difficulté de « tenir » un plan, et ce n'est certes pas un hasard si les séquences plus longues en taxi, qui rappellent à certains égards le dispositif de *Ten* d'Abbas Kiarostami, concèdent au réel une meilleure chance de venir à notre rencontre. Cinéaste de la diaspora installée à Paris, Sepideh Farsi prolonge ici

sur un mode mineur l'expérience sauvage d'*On ne sait rien des chats persans* de Bahman Ghobadi et sa plongée hallucinée dans la culture underground de Téhéran. Compte tenu du déficit d'images récentes en provenance de ce pays meurtri sous haute tension qu'est l'Iran, on ne peut que s'en réjouir même si la prouesse technologique associée à ce film collage interroge la place du regard.

Dès les premières images, *Aisheen (Still alive in Gaza)* du documentariste suisse Nicolas Wadimoff impose pour sa part un regard fort et fraternel. Un jeune garçon de la bande de Gaza parcourt la maison hantée d'un parc d'attractions en ruine qui devient dès lors la métaphore de l'enfance blessée et d'une région du monde anéantie par les fantômes de l'Histoire. Gaza sous les décombres, Gaza en colère, Gaza abandonnée de tous, Gaza sous blocus qui survit tant bien que mal suite à l'opération *Plomb durci* lancée par l'armée israélienne en décembre 2008. Arpentant un territoire exsangue dont elle nomme les lieux de souffrance comme pour cartographier un pays en devenir qui refuse de mourir, la caméra rend compte subtilement d'un état des lieux figé, à la fois terrifiant et porteur de solidarités nouvelles. Sans commentaire, le film enregistre les signes de résistance d'un peuple asphyxié mais digne, dont la vitalité

